

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

## DE LA FORME DU RÉCIT DE LA CRÉATION.

ARTICLE I<sup>er</sup>.ANTIQUITÉ DU RÉCIT DE LA CRÉATION D'APRÈS L'ÉTUDE  
PHILOGIQUE DU TEXTE.

M. Wellhausen prétend prouver par la philologie l'origine récente du récit de la création. Selon lui, il n'a pu être rédigé qu'après la captivité de Babylone, parce que c'est alors seulement que plusieurs des expressions qu'on y rencontre sont devenues usuelles. — 1° Le premier mot de la Genèse, *beré'sît*, était inconnu des anciens Hébreux, dans le sens de « commencement du temps. » Ils disaient *bâr'isônâh*, *battehillâh*, non *beré'sît*<sup>1</sup>. — Assertion fautive. Quoique les nouveaux critiques nient l'authenticité de beaucoup de passages antérieurs à la captivité où le mot *ré'sît* se lit dans le sens de « commencement du temps<sup>2</sup>, » ils n'osent pas nier l'antiquité d'autres passages où l'on rencontre le mot contesté<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Prolegomena*, p. 411.

<sup>2</sup> Deut., XI, 12; Is., XLVI, 10; Job, VIII, 7; XLII, 12.

<sup>3</sup> Prov., XVII, 14; Osée, IX, 10; Mich., I, 13, etc.

2° D'après M. Wellhausen, le mot *bârâ'*, exprimant l'action de « créer *ex nihilo*, » suppose une culture philosophique trop avancée pour pouvoir être antérieur à la captivité de Babylone. — Des raisons de ce genre ne prouvent rien contre les faits. La preuve que *bârâ'* était usité dans ce sens avant la fin de la royauté, c'est qu'on le lit dans des Psaumes anciens et dans les Prophètes<sup>1</sup>.

3° M. Wellhausen cite aussi comme expressions récentes dans le récit de la création, *tôhû vâbôhû*<sup>2</sup>; *hibdîl*<sup>3</sup>, « séparer; » *raqî'a*<sup>4</sup>, « firmament; » *yammâm*<sup>5</sup>, « la grande mer; » *mîn*<sup>6</sup>, « espèce; » *demât*<sup>7</sup>, « ressemblance; » *zâkâr* et *neqébâh*<sup>8</sup>, « mâle et femelle; » *hayyah hâ-rôméset*<sup>9</sup>, « bête rampante. » Toutes ces affirmations sont fausses; nous trouvons au contraire dans le premier chapitre de la Genèse des mots qui en prouvent la très haute antiquité. Qu'il suffise de citer pour exemple le mot *tehôm*<sup>10</sup>, désignant la mer comme en assyrien, signification dont la langue hébraïque perdit plus tard le souvenir, de même que, dans les chapitres suivants, les

<sup>1</sup> Ps., LI, 12; LXXXIX, 13, 48; CIV, 30, texte hébreu; Is., IV, 5; Amos, IV, 13. Voir aussi Deut., IV, 32.

<sup>2</sup> Gen., I, 2. — Les mots *tôhû vâbôhû* expriment l'état de chaos, de désordre et de confusion dans lequel étaient les éléments de la matière avant l'organisation du monde par le Créateur.

<sup>3</sup> Gen., I, 4, 6, 7.

<sup>4</sup> Gen., I, 6, 7, 8, 16, 17, 20.

<sup>5</sup> Gen., I, 10, 23.

<sup>6</sup> Gen., I, 11, 12, 21, 24, 25.

<sup>7</sup> Gen., I, 26, 27.

<sup>8</sup> Gen., I, 27.

<sup>9</sup> Gen., I, 21.

<sup>10</sup> Gen., I, 2.

noms d'Abel<sup>1</sup> et de Caïn<sup>2</sup>, signifiant « fils. » La signification de ces mots s'était tellement perdue que ce n'est que par le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, dans ces dernières années, qu'on a pu en découvrir le véritable sens<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Gen., iv, 2 et suiv. — Le mot *hablu*, *habal*, « fils, » se lit souvent dans les textes assyro-chaldéens, soit isolé et employé comme substantif commun, soit comme élément composant des noms propres, tels que *Assur-bani-habal*, « (le dieu) Assur a formé un fils, » *Nabu-habal-usur*, « que (le dieu) Nébo protège le fils, » etc. Ces deux noms nous ont été conservés par les Grecs sous les formes plus ou moins altérées de Sardanapale et de Nabopolassar.

<sup>2</sup> Gen., iv, 1, 2, 3, etc.

<sup>3</sup> On peut voir les preuves dans la *Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., t. I, p. 190, 191, 203, 240-241.

## ARTICLE II.

## CARACTÈRE DU RÉCIT DE LA CRÉATION.

Le premier chapitre de la Genèse est écrit sous forme de narration et en prose. On l'a appelé un « hymne, » mais cette expression est inexacte, si on l'emploie dans le sens strict, c'est-à-dire comme désignant une espèce de poème lyrique. Il n'existe dans la Bible hébraïque aucun chant en prose. Or le récit de la création n'est pas écrit en vers; on n'y trouve ni la mesure du vers ni le parallélisme, c'est-à-dire ce trait caractéristique de la poésie hébraïque qui consiste essentiellement à répéter deux fois la même pensée en termes différents<sup>1</sup>. On a voulu voir, il est vrai, une sorte de refrain, indiquant un poème, dans les formules systématiquement répétées : « Et Dieu vit que c'était bon; » « Et il fut soir et il fut matin, jour premier ou second. » Mais cette répétition n'est pas un refrain proprement dit; elle n'a point pour but de marquer la fin d'une strophe; elle est simplement destinée à soulager la mémoire et à aider à retenir plus facilement le récit, de même que les locutions

<sup>1</sup> Tout au plus peut-on voir un cas de parallélisme dans un seul verset, i, 27, où la répétition peut s'expliquer d'ailleurs par l'intention qu'a eue l'auteur sacré de faire mieux ressortir l'idée qu'il exprimait. — Sur le parallélisme et les caractères propres de la poésie hébraïque, voir *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. II, n<sup>os</sup> 585-606, p. 189-211.

analogues dans les tables généalogiques : « Et un tel vécut tant d'années, et il engendra des fils et des filles, et ses jours furent de tant d'années et il mourut<sup>1</sup>. » Avant l'invention de l'écriture ou même lorsque l'usage en était encore très rare, la nécessité de conserver par cœur le souvenir des événements, obligeait de se servir, pour les fixer, de procédés mnémotechniques, et en particulier de tournures identiques<sup>2</sup>. Le peuple nous offre encore aujourd'hui un exemple frappant de ces usages primitifs. Les histoires et les contes populaires qui se transmettent de bouche en bouche sont pour ainsi dire tous fondus dans un même moule<sup>3</sup>. La cosmogonie remontant à l'origine même de l'homme, il n'est pas étonnant qu'elle soit rédigée sous une forme facile à conserver.

Cependant la cosmogonie mosaïque, quoiqu'elle ne soit pas un poème proprement dit, est écrite en une langue pleine d'images ou, si l'on veut, poétique. Les métaphores y abondent et le récit gagne ainsi en beauté ce qu'il perd en précision. Au commencement des temps, le langage n'avait pu encore accumuler ce trésor d'idées générales et de mots abstraits qui font de nos langues modernes des instruments si propres à l'expression des idées philosophiques et scientifiques; on ne parlait alors

<sup>1</sup> Gen., v, xi.

<sup>2</sup> Voir un exemple de ces répétitions dans le *Roman égyptien des deux frères*, reproduit presque intégralement dans la *Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., t. II, p. 43-55.

<sup>3</sup> Voir E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, 2 in-8°, Paris, 1887.

qu'en figures; le monde invisible ne se présentait aux yeux de l'esprit que sous des formes et des couleurs empruntées au monde visible, et l'imagination voyait sous la figure des choses sensibles les idées des choses qui ne tombent pas sous les sens. Des noms d'objets matériels étaient ainsi choisis pour rendre des conceptions immatérielles. Une telle manière de parler était peu scientifique, mais elle était populaire et à la portée de tout le monde. La Bible et, en particulier, le commencement de la Genèse, est écrit dans cette langue imagée.

De ce qui précède, il faut conclure qu'on ne doit pas chercher dans la cosmogonie mosaïque un exposé scientifique de l'origine du monde, rédigé avec l'exactitude technique des savants modernes, dans une langue sévère, n'usant que de mots précis et d'une signification rigoureusement déterminée. On y rencontre au contraire des termes et des locutions métaphoriques, par conséquent un peu vagues; des anthropomorphismes, qui nous représentent Dieu parlant et agissant comme un homme, etc. La tâche de l'exégète consiste donc à démêler les expressions propres et les expressions figurées, à discerner le sens exact des unes et des autres. La règle que l'on doit suivre dans l'interprétation du texte sacré, c'est de le prendre dans le sens propre, toutes les fois qu'on n'a aucun motif sérieux de s'en écarter. Si un passage, ainsi entendu, s'accorde avec le contexte, est conforme aux données de la raison ou à l'analogie de la révélation, ne contredit point le témoignage de l'histoire ou les résultats certains de la science,

il n'y a aucun doute sur sa véritable signification. Mais si une ou plusieurs de ces conditions font défaut, c'est un indice que ce passage doit être interprété dans un sens figuré et alors il faut se servir des lumières que nous offrent la raison, l'histoire ou la science pour en déterminer le véritable sens<sup>1</sup>. Ces principes posés, nous allons montrer que le premier chapitre de la Genèse nous enseigne la doctrine que l'Église y a toujours vue, qu'il ne contient aucune erreur, et que les objections scientifiques soulevées contre lui n'ont point de fondement.

<sup>1</sup> Voir *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. 1, n<sup>o</sup> 272, p. 427; *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 112-114.

## CHAPITRE II.

### DE L'INTERPRÉTATION DU PREMIER CHAPITRE DE LA GENÈSE.

#### ARTICLE 1<sup>er</sup>.

##### ENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS LE RÉCIT DE LA CRÉATION.

D'après les Pères et les Docteurs, le Saint-Esprit nous enseigne dans le récit de la création du monde plusieurs vérités fort importantes, et notamment l'existence d'un Dieu unique et tout-puissant, contrairement aux croyances polythéistes des contemporains de Moïse. Moïse n'établit pas, à la vérité, comme le ferait un philosophe moderne, sous forme de proposition théorique, que Dieu existe, qu'il est unique et tout-puissant. Rien n'est plus étranger au génie oriental que nos procédés occidentaux d'analyse, d'exposition méthodique et abstraite. Mais Moïse affirme la vérité sous forme concrète, comme un fait. Il nous dit que Dieu a agi; il nous apprend par cela même qu'il est, et la manière dont Dieu agit nous révèle quelle est sa nature.

L'acte divin, c'est l'acte de la création. « Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre. » Il résulte de là : 1<sup>o</sup> que le monde n'est pas éternel, puisqu'on nous marque ici son commencement; 2<sup>o</sup> que Dieu existe avant